

pu voir deux jeunes femmes se tenant par la main, assises sur un petit tertre gazonneux, d'où l'œil embrassait un ravissant panorama.

Dans l'une, pâle et blanche, à l'œil fiévreux, aux longues mains amaigries, vous auriez reconnu notre vive et enthousiaste touriste des Alpes ; dans l'autre, fraîche, brune aux yeux bleus, au teint fleuri, à la lèvre un peu sérieuse, vous auriez deviné cette bonne Fanny Rosal, l'unique confidente du mal qui tuait son amie.

—Ecoute, disait Laure, j'ai une singulière fantaisie : promets-moi d'être indulgente.

Fanny ne répondit pas, mais elle jeta à son amie un tendre regard qui voulait dire : parle, je t'écoute.

—Vois-tu, continua Laure, le caprice d'une mourante c'est chose qu'on ne discute pas ; et moi je me meurs... je voudrais aller en Savoie...

Fanny fit un mouvement :

—Y songes-tu ? dit-elle, faible, souffrante comme tu es, un pareil voyage !

—J'aurais assez de force pour arriver... il me semble qu'en approchant des lieux où il a vécu, où je l'ai aimé, mon courage renaitra... je voudrais m'éteindre doucement, sans secousse, là où il a triomphé de la mort... Ne me contrarie pas, ma bonne Fanny, mais prie au contraire M. de Montalier de me conduire au mont Cenis ; car, vois-tu, moi, je n'ose le lui demander... il me semble que c'est le trahir, de vouloir mourir là où j'en ai aimé un autre...

Une petite toux sèche comme celle des poitrinaires suivit ces paroles entrecoupées par l'oppression.

Fanny essuya une larme qui roulait dans ses grands yeux bleus, puis elle se leva, donna son bras à la jeune malade et reprit avec elle le chemin du château.

Le vicomte était allé visiter ses métairies ; quand il revint, Fanny le prit à part et lui dit :

—Votre femme est plus sérieusement malade que vous ne le pensez ; la moindre contrariété la tuerait. Elle veut aller en Savoie, emmenez la ou elle en mourra.

M. de Montalier répondit : Nous partirons demain.

Le jour même, Fanny écrivit à sa mère :

« Je pars avec ma pauvre Laure ; la malheureuse enfant est bien mal, et je crains fort que nous ne revenions sans elle. Elle m'a suppliée de l'accompagner ; tu sens, ma bonne mère, que je n'ai pu lui refuser. Songe à moi durant mon absence et prie chaque jour pour cette chère amie, qui s'éteint victime d'une passion que Dieu seul peut guérir.

« FANNY ROSAL. »

XV

Par une de ces splendides matinées de printemps, opulentes de lumière, de brise et de verdure, et dont nos vallées des Alpes semblent garder le secret pour elles seules, trois voyageurs gravissaient à dos de mulet, l'ardu sentier qui conduit du village d'Aoste au mont Cenis.

Vous avez reconnu M. de Montalier, Laure et Fanny.

Le vicomte marchait en tête et paraissait absorbé dans une profonde rêverie ; Fanny venait ensuite,

puis Laure, qui respirait de toute la force de ses poumons oppressés cet air vivifiant et salubre.

Ces lieux qu'elle revoyait enfin lui rappelaient, avec toute la fraîcheur du souvenir de ses dix-huit années, ses belles émotions de ce premier amour né sur la crête de ces montagnes, et dont elle avait emporté l'incurable germe...

À mesure qu'elle approchait du torrent fougueux, au-dessus duquel le héros de ses rêves s'était balancé un moment en tenant un ours dans ses bras, elle sentait son pauvre cœur battre avec violence...

Enfin le sentier fit un coude, et nos trois voyageurs se trouvèrent en présence du pont de bois et purent apercevoir, à quelques toises plus bas, le tronc de sapin hardiment jeté sur l'abîme.

—Soit que le fracas du torrent agît sur eux, soit qu'ils eussent l'habitude de faire halte en cet endroit, les mullets s'arrêtèrent tous trois.

Alors Fanny se retourna vers Laure...

Laure contemplait d'un œil avide le sapin et le gouffre. Un vif incarnat colorait ses joues pâlies depuis si longtemps, la fièvre étincelait dans son regard.

—C'est là ! murmura-t-elle tout bas en étendant la main.

Peut-être qu'à cette heure une de ces pensées de suicide, que la vue fascinatrice des abîmes fait naître, traversait son cerveau ; car elle se laissait glisser doucement de sa monture sur le chemin, lorsque le vicomte, se tournant brusquement vers les deux femmes, leur dit, en désignant du doigt le tronc de sapin :

—Voyez-vous ce pont aérien ? eh bien ! là, au milieu, penché sur ce gouffre, j'ai poignardé un ours qui m'étauffait...

Un cri sourd interrompit M. de Montalier.

Laure venait de tomber sans force sur l'étroite bande de gazon qui bordait le sentier, en murmurant :

—C'est donc lui !

La jeune femme s'évanouit ; la fraîcheur de l'air et quelques gouttes d'eau que son mari lui jeta au visage la ranimèrent... Quand elle revint à elle, elle aperçut le visage inquiet du *Parisien* penché sur elle à côté de celui de Fanny, dont l'œil étincelait de bonheur.

Laure contempla un instant son mari, comme les anges doivent contempler la face rayonnante de Jéhova, puis elle l'enlaça de ses bras et s'écria d'une voix fiévreuse et enthousiaste :

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je ne veux pas mourir à présent... Je ne veux pas mourir !

.....

Elle n'est point morte, en effet ; car c'est d'elle que je tiens cette histoire.

FIN.

